

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

NOS ATELIERS

Au cours de mes visites, j'ai reçu, en plus des aumônes, quelques compliments. Certaines personnes charitables prétendent que j'ai le tour de demander. Excusez cette expression un peu vulgaire. J'avoue que le mérite en cela est médiocre : les misères sont variées, les besoins pressants, les moyens qui autrefois ont réussi s'usent vite ; il faut de toute nécessité changer de ton, mais l'air est à peu près le même : c'est une affaire de modulation, attendez un peu, vous reconnaîtrez bientôt la même mélodie.

Pour cette fois, je m'avoue à bout d'expédients : du reste je préfère dire simplement la vérité, afin d'être compris de tous ceux qui doivent comprendre. Depuis un mois, cédant enfin aux instances de la Faculté, je me suis déchargé des questions d'argent pour confier cette administration à un autre moi-même. Avec tout le sérieux possible j'ai passé la Caisse à mon Econome, mais remarquez, je dis la Caisse, et avec intention, je ne parle pas de ce qui aurait dû se trouver dedans. Voilà ce qui fait mon malheur. Autrefois, quand je n'avais rien, j'étais seul à le savoir, aujourd'hui il me faut subir les interrogations de ce cher Econome. De temps en temps, comme aux jours de Barbe-Bleue, il me demande si je ne vois rien venir, car il est assez au courant de sa nouvelle charge pour savoir qu'une Caisse sert habituellement à mettre de l'argent. Comme Sœur Anne, je regarde et ne vois guère venir que des factures. C'est qu'en effet, l'installation de nos ateliers nous a obligés à des extravagances pécuniaires. L'œuvre est commencée, il faudra bien qu'elle tienne et même qu'elle se développe, car je suis convaincu que c'est l'intérêt des pauvres. A tous ceux qui comprennent l'importance d'une École industrielle où les orphelins pourront apprendre un métier, je tends la main et sans chercher à avoir le tour pour demander, je leur dis "Donnez, c'est pour les pauvres"

Un mot de notre École : 350 enfants y sont rentrés depuis le commencement de Septembre : notre réfectoire est déjà rempli à chaque dîner, que sera-ce durant l'hiver ! On nous demande des chaussures pour remplacer celles qui ont autrefois existé.— Deux nouvelles conférences nous envoient leurs enfants pauvres. L'année s'annonce bien pour la charité. Que Dieu ouvre les cœurs et les bourses afin que ses petits pauvres ne souffrent pas.

A. NUNESVAIS,
prêtre de la Congrégation des FF. de S. Vincent de Paul.

Souscription pour nos ateliers

Un généreux anonyme est venu nous remettre, un soir, la somme de \$150.00 pour nos Apprentis-Orphelins. Nous inscrivons ce premier don en tête de notre liste, persuadés qu'il sera suivi de beaucoup d'autres.

La charité à Québec

Une nouvelle conférence vient d'être établie dans la paroisse de Saint Malo. Elle est placée sous le patronage de Saint-Henri. Nous souhaitons la bienvenue à cette jeune conférence.

Nos félicitations à la Semaine Religieuse de Québec qui est entrée dans sa douzième année. Son directeur se félicite d'avoir toujours donné la note catholique et la note juste sur les questions traitées jusqu'à ce jour; puissent tous ceux qui écrivent se rendre ce même témoignage.



LES NOCES D'OR

DES

SŒURS DE LA CHARITÉ

DE QUÉBEC

C'était au lendemain des malheurs qui ont si tristement marqué, pour la ville de Québec en particulier, le milieu de ce siècle. L'immigration irlandaise avait jeté sur les bords du St-Laurent une multitude d'orphelins, l'épidémie venait une fois de plus d'exercer ses ravages ; deux incendies assez rapprochés laissaient un grand nombre de familles dans le dénuement. Mgr. Signay fut ému à la pensée de tant de misérables ; ne pouvant travailler à soulager toutes ces souffrances, il confia cette noble tâche à un autre lui-même, à ce coadjuteur dévoué qui depuis longtemps s'était fait connaître par son intelligence, ses grandes vertus sacerdotales que rehaussait une charité sans bornes.

Mgr. Turgeon, pour répondre au désir de son évêque, voulut établir une œuvre durable où toutes les souffrances trouveraient un asile. Avec cette sûreté de vue que Dieu ne manque pas de donner à ceux qu'Il appelle à l'honneur de servir les pauvres, il s'adressa aux Filles de la Vénérable Mère d'Youville, aux Sœurs de la Charité de Montréal.

On désigna cinq religieuses pour la nouvelle fondation. Une d'entre elles vit encore, et c'est le cœur plein de joie qu'elle est revenue fêter le cinquantième anniversaire de cette fondation alors si humble.

Nous devons une mention spéciale à la première supérieure des Sœurs Grises de Québec, à cette âme d'élite dont Dieu se servit pour jeter les fondements de cette œuvre si belle et si féconde. Marie-Anne Marcelle Mallet vit le jour près de Montréal. Sa première éducation fut confiée aux Dames de la Congrégation qui la préparèrent au grand acte de la première communion. Les documents nous manquent sur la ferveur avec laquelle la jeune enfant s'approcha de son Dieu pour la première fois. Tout porte à croire que cette âme privilégiée entendit alors l'appel du Céleste Époux, car à 16 ans, elle quitta le monde pour entrer chez les Sœurs Grises de Montréal : elle pourra dorénavant se consacrer à Dieu et à ses pauvres. En 1826 elle prononce ses premiers vœux, et à ce Dieu qui s'était donné à

elle, elle offre en retour tout ce que son cœur contenait d'énergie et de charité. Pendant 23 ans sa vie, à la Maison Mère fut toute d'humilité : chacun admirait ses vertus, son intelligence ; elle seule s'ignorait et se considérait comme inutile. Aussi l'obéissance seule fut-elle capable de lui faire accepter la direction de l'œuvre nouvelle. Au mois d'août 1849, elle arriva à Québec avec ses quatre compagnes. Le fléau venait de faire deux victimes dans la maison qu'elles allaient occuper. Le danger semble augmenter leur courage ; du reste elles possédèrent bientôt le Dieu des forts, car le 23 du mois d'août, le St Sacrement vint reposer au milieu de la communauté naissante. La digne supérieure comprit que sa charge était un titre de plus au dévouement : aussi était-elle la première au travail ; les sacrifices les plus pénibles étaient sa part de prédilection. Dieu ne ménagea pas les épreuves, source de fécondité dans toute œuvre surnaturelle. La sainte pauvreté fut la première compagnie des fondatrices, la maladie vint aussi les visiter. Ces souffrances portèrent des fruits ; un mois venait de s'écouler, et déjà deux jeunes filles, deux sœurs, demandaient leur admission au noviciat. Toutes deux vivent encore et peuvent redire l'humilité et la ferveur des commencements ; mieux que d'autres elles peuvent apprécier la grandeur des développements.

Dès le début l'éducation des jeunes filles pauvres fut une des occupations privilégiées des Sœurs Grises de Québec ; ne comptant pour rien la fatigue, elles prirent la direction des classes fréquentées par 250 enfants. Avec tous ces travaux on avait conduit de front la construction d'un hospice pour les orphelins : les pauvres petits abandonnés allaient donc retrouver l'affection d'une mère, lorsque le 3 mai, le feu dévora l'hospice presque en entier. La petite Congrégation comptait alors 19 sujets, 11 professes et 8 novices.

Au mois de juillet le choléra exerça ses ravages à Québec. Les Sœurs sont demandées de tous côtés, à l'hôpital de marine, chez les particuliers ; toutes s'acquittent avec dévouement de leur ministère de charité, mais la vénérée supérieure se fait remarquer par sa bonté, sa charité prévenante qui lui gagnent les cœurs.

L'année 1855 fut marquée par une double épreuve. Les premières religieuses de Montréal venues en compagnie de la Vénérée Mère Mallet, estimant que la nouvelle fondation pouvait se suffire à elle-même, étaient retournées à leur Maison-Mère. Une seule de ces sœurs était restée avec la supérieure,

elle était pour elle le souvenir vivant d'un berceau religieux tendrement aimé, l'émule d'une vie toute de charité. Dieu rappela à Lui cette compagne dévouée. En témoignage de sympathie Mgr Turgeon voulut assister au service de cette sœur. Ce fut au cours de la cérémonie qu'il fut frappé de paralysie. La maladie du vénérable archevêque fut pour la communauté l'occasion de lui témoigner la reconnaissance que méritaient ses bontés. Pendant 12 ans, les Sœurs Grises eurent l'honneur de soigner celui qu'elles considèrent comme leur fondateur et mieux encore comme leur père. Il était bien de la famille, il partageait les joies et les tristesses de la petite communauté. Dans ses visites, il laissait toujours quelque souvenir de sa bonté, de ses attentions paternelles. Lorsque le 25 août 1867 Dieu le rappela à Lui, ce fut un deuil de famille pour la communauté. Cet évêque au cœur apostolique avait donné l'ordination sacerdotale à 115 prêtres, il avait consacré deux évêques, mais en ce jour, il est permis de dire que le titre de Fondateur des Sœurs Grises de Québec restera comme une des gloires de son épiscopat.

Les Sœurs, après deux années d'efforts constants, reconstruisirent l'hospice détruit par l'incendie. Le 15 janvier, on put recueillir quelques femmes infirmes. Enfin le jour de la Nativité on procédait à la bénédiction de l'église.

Vers la fin de 1868, la Mère fondatrice ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Sa vertu continua à s'épurer au creuset de la souffrance. Dieu lui réservait une dernière épreuve, le 6 juin l'incendie réduisit au néant les efforts de tant d'années. " Le bon Dieu me demande donc encore ce sacrifice " ; ce fut sa seule plainte. Obligée de se réfugier quelques jours au Bon Pasteur, elle revint ensuite au milieu de ses filles, passant ses jours à les édifier, à les consoler. " Vous verrez encore des jours heureux, leur disait-elle. Après la croix vient la récompense, et vous jouirez d'autant que vous vous serez plus confiées dans le bon Dieu." De sa chambre elle pouvait apercevoir le tabernacle, cette vue la rendait capable de tous les sacrifices ; aussi au milieu des souffrances les plus vives, pouvait elle dire, en toute vérité. " Mon Dieu tout ce que vous voudrez et tant que vous voudrez." Le 6 avril 1871 elle reçut l'extrême-onction. Le Vendredi Saint Monseigneur l'Archevêque lui rendit visite. Le matin du jour de Pâques vers 2½ heures elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur. A sa mort, sa congrégation comptait 8 missions, 136 professes dont 7 l'avaient précédée au ciel.

Cette courte notice ne peut donner qu'une idée imparfaite de cette servante de Dieu, mais si nous voulons la connaître à ses fruits nous ne pouvons que bénir Dieu qui a fait de si grandes choses par son entremise. Cette fondatrice, du haut du ciel, peut entendre la voix de 735 sœurs chantant les beautés de la vie religieuse en attendant qu'elles augmentent le chœur des Vierges et qu'elles suivent l'Agneau partout où il ira : 1913 femmes infirmes ont été entourées de soins assidus, 10,000 orphelins, garçons et filles ont été recueillis dans les orphelinats—500,000 élèves ont reçu dans les écoles le bienfait de l'éducation chrétienne et de l'instruction à tous ses degrés, 2198 aliénés ont trouvé auprès des Sœurs de la Charité les égards réclamés par le malheur qui les frappe, les soins dévoués qui diminuent le mal et parfois même ressuscitent ces intelligences, 1 million de pauvres ont été visités, encouragés et aidés de toute manière par ces servantes des malheureux.

La charité s'affirme dans ces fêtes jubilaires. Ces chiffres nous disent hautement sa puissance, son énergie indomptable, ses succès merveilleux. Un cri de reconnaissance s'échappe de tous les cœurs en ce jour. En toute vérité, les Filles de l'humble fondatrice peuvent remercier le Tout-Puissant, car il a fait par elles de grandes choses.

A. N.

BIBLIOGRAPHIE

Nous venons de recevoir, de la maison de l'Ange Gardien, No. 85 Rue Vernon, Boston, Mass., la nouvelle édition des " Prières et Cantiques (sans musique) du Rev. Père Police, S. M.," qu'elle vient de publier.

C'est un beau livre de plus de 350 pages, solidement relié, avec couverture en carton, et dont le prix n'est que de 25 centins.

Rien n'a été changé à la grande édition de cet ouvrage avec musique. Les prières, cantiques, hymnes et exercices sont les mêmes.

On ne peut que féliciter les Révérends Frères de la Charité d'avoir publié ce si joli livre, qui est à la portée de toutes les bourses et qui ne peut que développer le goût pour nos anciens et si beaux cantiques.

LE " BUREAU DES PAUVRES " DE MONTRÉAL

Le 8 avril 1688, un arrêt du Conseil Souverain ordonnait l'ouverture de bureaux des pauvres dans les villes de Québec, Montréal et de Trois Rivières.

Cependant, des documents conservés au greffe de Montréal prouvent que le bureau des pauvres de cette ville ne fut ouvert qu'en 1698. Voici le texte du procès-verbal de l'assemblée d'ouverture :

" Le premier juin 1698, le révérend père LeBlanc, de la Compagnie de Jésus, envoyé par Mgr l'Illustrissime et Révérendissime Evêque de Québec pour prêcher, et commencer, dans les paroisses de son diocèse, l'établissement des bureaux des pauvres ordonné par un arrêt du Conseil Souverain du 8 avril 1688, et renouvelé le 22 février dernier, et suivant la lettre circulaire de Monseigneur et de Messieurs les directeurs du bureau de Québec, le tout ci-dessus transcrit, a fait un sermon sur le sujet.

" Et ce jour, troisième des dits mois et an, l'assemblée d'établissement du bureau des pauvres de cette ville de Ville-Marie, dans la chambre de mon dit Seigneur Evêque, et en sa présence, et en celle de Messire François Dollier de Casson, un des prêtres du séminaire de Saint-Sulpice de Paris, supérieur du dit séminaire et grand vicaire de mon dit Seigneur, et curé de la paroisse du dit Ville-Marie, et M. de Breslay, prêtre faisant les fonctions curiales de la dite paroisse ; de M. Caillé, prêtre, et du révérend père Le Blanc, de M. le Marquis Crisafy, lieutenant du roy en cette ville, de M. Deschambeault, procureur du roy de la juridiction royale de l'Isle de Montréal, et lieutenant-général, etc, des sieurs Jacques Le Ber et Pierre Lamoureux de St-Germain, marchands bourgeois de cette ville, et d'Antoine Adhémar de St-Martin, greffier et notaire royal de la dite juridiction, dans laquelle assemblée a été arrêté :

1^o Que les sieurs Le Ber, Lamoureux et Adhémar seront directeurs du bureau.

2^o Qu'on priera Mme de Maricour, et Mlle de Répentinny pour faire la première quête dans cette ville et dans les faubourgs, et des hommes pour faire la quête de la campagne, dans les limites de la paroisse de cette ville.

3^o Que les assemblées se tiendront au séminaire, tous les lundis, à deux heures, p. m."

On tenait soigneusement les minutes de ces assemblées. En les lisant, on croit assister à une conférence de Saint Vincent de Paul. On s'y occupait de placer à l'hôpital les malades pauvres, ou de les faire conduire chez des parents plus aisés.

On considérait comme un devoir de placer les enfants des pauvres en apprentissage pour leur apprendre à travailler.

On donnait à une veuve quinze livres et trois minots de blé ; des souliers à un vieillard, un pain de douze livres tous les quinze jours à une pauvre femme, deux aunes et un quart de carisé à une autre, etc, etc.

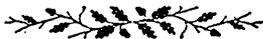
Le 9 décembre 1693, on décida de faire une seconde quête pour les pauvres.

Mme Juchereau de Saint Denis et Mme d'Argenteuil furent priées de la faire dans la ville et les faubourgs. Les sieurs Dupré et la Morille se chargèrent de la faire du côté de Lachine, de la rivière Saint-Jerme et jusqu'aux limites de cette paroisse. Les sieurs Pothier et Prudhomme, depuis le faubourg de Notre-Dame de Bonsecours jusqu'à Julien Blais inclusivement et le sieur Saint-Germain à la Montagne.

Nous trouvons dans ces petits détails la preuve que les citoyens les plus nobles du temps payaient de leur personne, et prenaient part à la direction des bureaux des pauvres, faisaient les quêtes pour eux et visitaient leurs familles. Les noms des dames et messieurs que nous venons de transcrire sont tous de grands noms historiques qu'on est heureux de rencontrer ici accolés aux œuvres de charité, mais illustrés dans d'autres sphères d'action.

C'est un exemple que nous offrons à la méditation de nos concitoyens d'aujourd'hui.— (*Bulletin des Recherches Historiques*)

RAPHAEL BELLAMARE





St Vincent de Paul recueille les enfants abandonnés

St-Vincent de Paul et les enfants trouvés

Au dire d'Abelly, premier historien de St Vincent de Paul, il y avait chaque année 3 ou 400 enfants exposés dans les rues de Paris. La police était chargée de ramasser les pauvres abandonnés ; puis on les portait à une maison appelée *la couche* où une veuve aidée de deux servantes les élevaient tant bien que mal. Les ressources étant très modiques et le dévouement de ces personnes très modéré, ces pauvres petits manquaient souvent de nourriture et la plupart mouraient de langueur. On raconte même que les servantes, pour se débarrasser des cris de ces enfants, leur faisaient prendre des potions qui souvent déterminaient la mort. L'indifférence de ces gardiennes était si grande qu'elles ne pensaient même pas à faire baptiser ces petits êtres.

Ceux qui échappaient à la mort étaient ensuite revendus pour quelques-sous à des personnes qui, au lieu de les élever, en faisaient un objet de lucre.

St Vincent de Paul fut touché de cette misère ; il convia quelques dames de Charité. Elles commencèrent par en recueillir douze qu'elles confièrent à Mademoiselle Le Gras aidée de quelques Filles de la Charité. Au commencement de 1640, elles se décidèrent à recueillir tous les enfants abandonnés. Pour subvenir à cette œuvre, il fallait trouver quarante mille livres. Vincent avait obtenu du Roi douze mille livres, les Dames de Charité contribuaient généreusement à cette œuvre, mais les dépenses dépassaient de beaucoup les revenus. Le découragement était sur le point de compromettre cette œuvre. Vincent de Paul réunit ces Dames en 1643, il leur fit voir le bien réalisé, 500 à 600 enfants de sauvés, élevés chrétiennement, louant et bénissant Dieu. Puis trouvant dans son cœur des accents d'une éloquence entraînante, il éleva un peu sa voix, dit Abelly, et conclut par ces mots : « Or sus, Mesdames, la compassion et la charité vous ont « fait adopter ces petites créatures pour vos enfants ; vous « avez été leurs Mères selon la grâce, depuis que leurs Mères, « selon la nature les ont abandonnés ; voyez maintenant si « vous voulez vous aussi les abandonner. Cassez d'être leurs « Mères pour devenir leurs Juges ; leur vie et leur mort sont « entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages ; il est temps de prononcer leur Arrêt, et de savoir si « vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils « vivront si vous continuez d'en prendre un charitable soin ; « et au contraire ils mourront et périront infailliblement, si

« vous les abandonnez ; l'expérience ne vous permet pas d'en douter. » Les enfants étaient sauvés, on décida que l'oeuvre vivrait à tout prix.

LA VIERGE A L'ÉMERAUDE

NOUVELLE

Une après-midi, il y a de cela quelque cinq cents ans, le podestat de Fiesole prenait le frais autour de sa cité, déjà bien vieille alors, comme l'atteste l'appareil étrusque de ses grosses murailles. Fiesole est suspendu aux premières aspérités des Apennins, dominant au loin la vallée de l'Arno et Florence la Superbe. Mais le podestat ne songeait pas à admirer ce beau panorama.

Comme il longeait en sa promenade le jardin des Frères Prêcheurs, qui n'était pas encore sévèrement enclos, car le couvent était de fondation toute récente, il s'avisa que les fils de saint Dominique avaient des roses sans pareilles.

Ces merveilles de la végétation étaient dues aux bons soins de Frère Simplicio, qui d'après l'ordre de son prier, consacrait son temps à l'arrosage. Simplicio n'était pas docteur en droit canon : c'était un humble croyant, qui faisait son salut en puisant de l'eau dans une fontaine ; c'était une âme candide et sans reproche, qui comptait les *Ave Maria* du rosaire avec les arrosoirs vidés et remplis sans interruption. Si un péché avait effleuré sa robe d'innocence, ç'avait été péché d'orgueil, en contemplant l'éclat embaumé de ses fleurs, préparées avec amour pour l'ornement du sanctuaire. A l'office, quand il voyait ses roses décorer le tabernacle, ou s'effeuiller en tapis de pourpre sous les pas du rayonnant ostensor, il avait peine à se défendre contre une vanité d'auteur et il lui semblait que la malone du cloître souriait à ses guirlandes avec une complaisance amie. Sans doute, il partageait l'enthousiasme de la Toscane pour les fresques délicieuses qu'un jeune moine tout nouveau, Fra Giovanni, jetait sur les voûtes et les lambris du monastère commencé ; mais Simplicio était tenté de croire que l'hommage de ses roses était plus pur, plus suave encore, plus doucement agréé par le roi de la nature. Pauvre Simplicio ! Quel trouble en son âme limpide comme un crystal, s'il eût pu se douter que le succès de son horticulture allait donner aux méditations du podestat en promenade une direction si fâcheuse !

Celui-ci en effet s'était arrêté dans le chemin, admirant les roses à travers le grillage :

« Comme ce coteau s'est amélioré, murmurait-il. Je n'y connaissais autrefois que des ronces et des cailloux ! La ville n'a point su en tirer parti ; c'est même pour cela que j'ai laissé, sans crier gare, les Révérends Pères s'installer en ce lieu abandonné et s'y tailler un domaine. Si j'avais prévu qu'ils y feraient un si joli jardin, je leur aurais demandé une centaine d'écus d'or ; ils seraient bien utiles en ce moment dans notre caisse : car on nous demande à Foligno, soixante écus romains, pour nous peindre la madone qui manque à l'autel majeur de notre cathédrale !... Au fait, est-il vraiment trop tard ? Aucun acte régulier n'a consacré l'abandon de la propriété municipale. Il serait d'une bonne administration de réclamer au moins quelque somme, avant de reconnaître comme légitime, par devant le proto-notaire communal, l'établissement des Frères Prêcheurs en ce lieu ! »

Ces pensées occupèrent le seigneur podestat durant son retour et pendant son souper de famille, et même, je dois l'avouer, pendant sa prière du soir.

Mais comme il n'était point un mécréant, avant que de s'en ouvrir au conseil de ville, il résolut de chercher, avec les Frères Prêcheurs, une base d'entente qui lui permit de présenter à ses concitoyens une solution conciliant tous les intérêts. Dès le lendemain matin, il vint au couvent exposer ses idées au révérend prieur.

La réclamation était inattendue ; le prieur en fut abasourdi. Ce n'était point un diplomate : il reconnut les droits de la ville de Fiesole ; mais il rappela qu'il avait occupé un terrain désert et inculte, ajoutant que le silence bienveillant des autorités lui avait fait l'effet d'une cession tacite :

« Il en arrivera, conclut-il humblement, comme il plaira à Dieu et à votre Seigneurie. Mais elle sait que nous sommes des mendiants, par voeu et par profession, que notre Père saint Dominique nous a défendu de thésauriser ; que nous n'avons ni sou ni maille, et que, si l'on nous chasse nous laisserons nos pauvres constructions commencées ; nous irons planter notre tente où nous poussera le vent du bon Dieu !

Le départ des Frères Prêcheurs ! le podestat n'avait pas envisagé cette violente hypothèse ; on les aimait en ville, et lui-même n'avait pour eux que respect et attachement. Il protesta avec sincérité qu'il ne souhaitait rien de semblable :

« Copierait, ajouta-t-il, Votre Paternité doit souhaiter un titre de propriété en règle ; et, malgré toute notre bonne volonté, l'état de nos finances ne nous permet pas de vous faire une pure donation. Cherchons ensemble un accommodement. »

L'accommodement intervint, et le premier instruit de la chose fut le jeune moine peintre, Fra Giovanni. Le prieur l'alla trouver sur son échafaudage dans la salle du chapitre :

« Mon frère, lui dit-il, abandonnez pour un temps ce travail. Le don de l'art que Dieu vous a fait va être utilisé pour sa gloire et le salut d'une maison. Les autorités de Fiesole vous demandent une toile importante, une image de la Vierge Marie. Mettez à cette œuvre toute votre âme : nous devons l'offrir à la ville, pour le rétable de sa cathédrale ; et la ville, en échange, nous octroiera l'emplacement de ce monastère qui n'est pas nôtre encore. Avez-vous besoin d'un modèle ?

—Le modèle est là-haut, fit Giovanni, en levant vers le ciel son regard sésaphique.

—C'est bien ; faites vite. A partir de cette heure, le Frère Simplicio sera à vos ordres, afin de broyer les couleurs et de vous servir dans la préparation matérielle de votre travail. »

Le jeune moine s'inclina et alla s'enfermer aussitôt, avec son auxiliaire, dans son humble atelier.

Il s'agenouilla, prit et avec ardeur. Et, peu à peu, l'ardeur de sa foi naïve illuminant son imagination de croyant et d'artiste, le type de la Vierge sembla prendre corps devant lui. L'œil fixé sur le modèle divin que lui présentait l'extase, il saisit la palette et les pinceaux, traduisant dans sa composition la grâce exquise et le tendre mysticisme qui débordaient de son cœur. Rien de terrestre, dans cette figure suave, éthérée, que le peintre traçait agenouillé, suivant l'idéal pur enfanté par sa foi, et copiant la madone qu'il voyait, présente pour ainsi dire, lui sourire en son nimbe étouffé.

Muet de surprise devant l'auteur et devant la toile, qui chaque jour prenait une vie plus intense, Simplicio, en préparant sur la palette l'incarnat de la tunique ou l'azur du manteau, se sentait envahi par un respect religieux, comme une apparition réelle de la Madone ; et quand il s'esquivait sur le soir, un moment, pour désaltérer ses roses chéries, il répondait aux frères curieux qui l'interrogeaient, dans les corridors, sur l'œuvre mystérieuse :

“ *Angelico ! Angelico ! C'est un ange qui peint* ”

Il adressait la parole à l'image ; il en arrivait à confondre le portrait et le modèle ; il l'aimait, et son sentiment s'exaltait à mesure qu'approchait le jour où l'artiste extatique déposerait son pinceau !

Ce jour vint, et Fra Giovanni s'en alla prévenir le Père prieur que l'œuvre était achevée. On réunit les moines, qui franchirent la porte de l'atelier. L'enthousiasme les saisit aussitôt ; tous éprouvèrent quelque chose des émotions qui agitaient Simplicio : *Ave Maria ! Ave Maria !*

Et le mot du pauvre Frère circula, comme l'expression juste du sentiment universel : *Angelico ! Angelico !*

Angelico ! répéta le podestat, aussitôt mandé ; ... et il fut résolu que le tableau serait dès le lendemain porté à la cathédrale.

Le clergé, le conseil de ville, tout le peuple de Fiesole vinrent chercher processionnellement la nouvelle madone, et Simplicio, radieux, leur ouvrit les portes de la salle du chapitre, où le tableau avait été pieusement déposé.

Un cri d'admiration, aussitôt suivi d'un rugissement de colère, éclata dans la foule ... C'est qu'une main sacrilège avait percé la toile, piquant dans les mains de la madone une rose encore tout emperlée des baisers du matin ! Naïf hommage, que Simplicio avait jugé digne de sa chère madone, et dont il avait voulu la parer amoureusement en lui disant adieu !

Les gens du peuple sont artistes en ce pays. Malgré la sainteté du lieu, les imprécations retentirent ; et la foule eût fait à Simplicio le plus mauvais parti, si Fra Giovanni n'eût accouru et ne l'eût couvert de sa robe blanche... A la vue du maître, une même clameur jaillit de toutes les poitrines ; *Angelico ! Angelico !* Et l'ovation faite au peintre fit oublier un instant Simplicio qui put s'échapper par la porte du jardin.

Angelico ! Fra Angelico ! le moine de Fiesole a gardé ce doux nom, au monastère de Saint Marc de Florence, que ses supérieurs l'envoyaient aussitôt décorer de ses chefs-d'œuvre ; à Orviéto, où il a peint la cathédrale ; à Rome, où Nicolas V lui confia une chapelle du Vatican.

Quant à la madone transpercée par une rose, elle a pris le nom de Madone à l'émeraude. Fiesole ne voulut jamais qu'un pinceau étranger réparât l'erreur de Simplicio. Seulement, lorsque Fra Angelico, après avoir refusé la tiare et même la pourpre, mourut à Rome, où la plus humble dalle

marque sa sépulture, dans l'église de la Minerve, lorsqu'il saluta par conséquent renoncer à l'espoir d'une réparation par les mains de l'auteur, le vieux podestat, pour honorer sa mémoire, détacha de son chaperon rouge une émeraude étincelante que lui avait donnée son voisin Côme de Médicis, et la fixa sur la toile outragée, pour couvrir la déchirure.

.....

Cinq siècles ont passé, et bien des révolutions : aussi n'y a-t-il plus à Fiesole que très peu d'habitants... Aucun d'eux n'a pu me dire ce qu'il est advenu de la Vierge, ni de l'émeraude, ni même de Simplicie.

EPILOGUE

Femme, si l'être en qui tu mets ton espérance
Ne met son espérance et son bonheur qu'en toi,
Si, Français, il peut vivre étranger à la France
Ne connaissant partout que son amour pour loi,
Si sans te croire indigne et sans se croire infâme,
Quand tout son pays s'arme, il n'accourt pas s'armer,

O femme, ta tendresse a déformé cette âme,
S'il ne sait pas mourir tu ne sais pas aimer !

Mère si ton enfant grandit sans être un homme,
S'il marche efféminé vers son devoir viril ;
Si d'un instinct pratique et d'un sang économe,
Sa chair épouvantée a l'horreur du péril,
Si quand viendra le jour que notre honneur réclame,
Il n'est pas là, soldat, marchant sans maugréor,

O mère ta tendresse a mal formé cette âme,
S'il ne sait pas mourir, tu n'as pas su créer !

P. DÉROULES.

LA SALADE DE SIXTE-QUINT

Sixte-Quint, n'étant encore que Cordelier, avait vécu dans une grande intimité avec un avocat assez pauvre, mais plein de probité. Cet honnête homme jurisconsulte était tombé depuis dans une telle misère, qu'elle l'avait rendu malade. Le hasard voulut que son médecin fût celui du Pape, et qu'il parlât de cet homme, sans aucun dessein, au Saint-Père, qui détournait la conversation. « A propos, dit Sa Sainteté le lende-

main au docteur, je me mêle aussi d'administrer des remèdes, et je pense que le mien aura pu opérer. Vous me parliez hier du pauvre Turinez; je me rappelle avec plaisir que j'ai connu ce galant homme : je lui ai fait envoyer de quoi composer une excellente salade, qui, selon toutes les apparences, le guérira. — Une salade ! Très Saint Père ; la recette est nouvelle. Nous croyons à votre infailibilité ; mais ce miracle ne sera pas un des moindres que Votre Sainteté aura pu faire. — Dites à Turinez, reprend le Pape en souriant, que je ne veux plus qu'il ait d'autre médecin que moi ; c'est une pratique que je vous enlève. Le médecin, impatient d'être instruit du remède et de son efficacité, court chez son malade qu'effectivement il trouve à peu près rétabli, et il en est frappé d'étonnement. « Montrez-moi donc la salade que vous a fait tenir le Saint Père ; que je connaisse la vertu de ces herbes miraculeuses. — Miraculeuses ! répond l'avocat d'un ton qui annonçait le contentement, c'est le mot, et je suis sûr que toute votre botanique ne produirait pas un effet aussi salutaire ! » L'avocat apporte une corbeille d'herbes très communes. « Quoi ! ce sont là les plantes qui vous ont guéri ? — Fouillez un peu plus avant et vous trouverez la vraie panacée. » Le médecin fouille de nouveau, et découvre une grande quantité de sequins. « Mon ami, nous ne possédons pas de pareils remèdes. » Le médecin se hâte de retourner chez le Pape et lui dit : « Vous aviez bien raison, Très Saint Père ; ma foi, l'on doit vous regarder comme le premier médecin de l'Europe. — Je ne traite pas ainsi tous mes malades, » reprit le Pape. Cette bonne action de Sixte a passé en proverbe chez les Italiens, et quand quelqu'un d'entre eux a besoin d'argent, on ne manque pas de dire : « Il lui faudra la salade de Sixte-Quint. »

PAOLO SENTUCL.

LUDOVIG

La famille S*** était riche immensément. M. Ludovic S*** pouvait avoir cinquante ans ; sa femme Amélie en avait bien quarante ; sa fille Anna quinze ou seize. Ils habitaient, rue de la Paix, un hôtel magnifique dont ils étaient propriétaires. Ils avaient dix voitures et vingt chevaux.

L'hiver, le spectacle et le bal remplissaient leurs nuits. On dormait le matin, puis on s'habillait vers deux heures de

l'après-midi. De quatre à six heures on allait au bois, on dînait, on s'habillait encore ; on allait au théâtre ou en soirée à moins qu'on allât au théâtre et en soirée.

L'été c'étaient des voyages en Suisse, en Italie, ou bien de longs séjours dans une magnifique propriété située près d'Angers, sur les bords de la Loire.

Et aucune dame ne rencontrait Amélie sans se dire : est-elle heureuse ! et aucune jeune fille ne voyait Anna sans songer aux innombrables conditions de bonheur qu'elle semblait posséder.

Dans le monde, les deux femmes étaient fort gaies. Quand elles étaient reçues elles avaient l'air en fête. Quand elles recevaient elles-mêmes, elles étaient toujours moins gaies.

Ludovic le père, Ludovic l'époux, ne riait pas, et quand était là, les deux femmes ne riaient plus. Personne ne savait pourquoi un nuage se formait à son entrée, ni de quelles vapeurs ce nuage était fait, cependant le fait était constant.

Un jeune homme dont la fortune était médiocre demanda Anna en mariage. Anna et sa mère inclinaient pour la réponse affirmative.

Le père refusa.

— Notre fille, dit Amélie, est assez riche pour deux. A quoi lui sert sa fortune, si, au lieu de lui apporter sa liberté, elle lui apporte l'esclavage ?

Le regard de Ludovic fut effroyablement dur, et sa bouche resta muette, Anna hasarda en vain quelques paroles tremblantes.

Ludovic répondit à la famille du jeune homme que sa fille refusait, et que, malgré ses instances, il n'avait jamais pu la décider.

Le soir de ce jour-là, il donnait à la cuisinière des ordres singuliers, imprévus et inexplicables, qui diminuaient pour toujours le menu des repas.

Le lendemain, il lui reprocha au déjeuner d'avoir mis trop de beurre dans l'omelette.

Quand les deux femmes furent seules : — Anna, ma fille, dit Amélie, nous sommes perdues !

Quelques jours après, Ludovic leur annonça à toutes deux qu'il venait de vendre la propriété où elles trouvaient, pendant les mois d'été, l'ombre et la fraîcheur.

Quelques mois après, il leur annonça qu'il venait de vendre l'hôtel où elles trouvaient, pendant les mois d'hiver, les aises

et les splendeurs parisiennes. Ces déclarations se faisaient en peu de mots et d'un ton bref.

La passion de Ludovic avait grandi petit à petit, comme un nuage chargé de tonnerre monte lentement. C'est d'abord un point noir, puis le ciel s'obscurcit à l'horizon ; puis l'ennemi s'approche avec de sourds grondements ; puis la colère éclate et le laboureur voit le travail d'une année perdu en dix minutes.

Les commencements avaient été insensibles. C'étaient des économies imperceptibles que la grande fortune rendait étranges, mais qui par elles-mêmes n'étaient pas désastreuses.

C'étaient des détails, c'étaient des riens ; mais quelquefois Amélie devant ces riens, avait eu le frisson. L'avarice, ce monstre gigantesque, l'avarice tenait tout entière dans chacun de ces riens imperceptibles ; elle y tenait tout entière avec toutes les fureurs et toutes les folies.

Les dix voitures furent vendues, non pas ensemble, mais une à une. Les domestiques furent congédiés. Chaque chose était presque inaperçue, la masse des choses pesait comme l'orage ou le cauchemar. Il y'avait telle économie sur la bougie et le café, qui vue, dans l'ensemble, devenait fantastique.

Mais qu'est-ce que Ludovic faisait des sommes considérables que lui rapportait la vente de ses biens ? Personne ne le savait ! L'hôtel vendu, la famille partit.

II

Trois ans plus tard, l'attention du quartier Graslin était attirée à Nantes par une maison dont l'aspect était singulier. Il y avait un homme et deux femmes, et personne n'aurait pu dire si ces gens-là étaient riches ou pauvres. Le portier de la maison, qui savait tant de choses, ne le savait pas. Il interrogeait les domestiques ; les domestiques ne répondaient pas, ou bien ils ignoraient eux-mêmes ; ou bien ils étaient astreints à une discrétion effrayante

Je dis effrayante, car en ce monde relatif qui ressemble à un mur mitoyen, dans ce monde plein d'à peu près, les choses complètes, parfaites, et qui ont l'air absolu, sont presque peur.

Regardons par la fenêtre comme notre position nous en donne le droit, ou perçons le plafond, enfin pénétrons dans l'intérieur de cette maison mystérieuse. Ici demeure M. Ludovic S*** avec sa femme et sa fille.

Quand les deux femmes sont seules, elles se souviennent encore des splendeurs d'autrefois, elles osent avoir des regrets, presque des espérances ! Elles osent pleurer ; parfois même

elles osent encore rire. La vie palpite en elles et entre elles. Mais quand paraît celui qui pourtant est le père et le mari, les cœurs cessent de battre.

La mort est assise sur son front comme une reine est assise sur son trône. De là elle donne ses ordres et elle est obéie avant d'avoir parlé. Les deux femmes ont peur. Leur conscience, soumise au despotisme de l'idole, leur reproche presque le reste de leur fortune comme des trésors volés à l'idole et réclamés par l'idole. On dirait que tout ce qui leur a appartenu était la propriété, la chose du dieu caché qui est l'or, et qu'elles volent ce qu'elles ne vendent pas.

On dirait qu'elles lisent dans les regards de ce grand prêtre qui s'appelle Ludovic, les reproches de ce dieu qui s'appelle l'or. Chaque jour l'aisance diminue, chaque jour quelque chose disparaît de la maison, chaque jour le front du maître est plus sombre et son regard plus soupçonneux, chaque jour le cercle des dépenses permises se restreint, chaque jour le champ des économies se dilate effroyablement. Ludovic fait des efforts pour qu'on l'invite à dîner. Il cherche des prétextes pour ne pas rendre. Autrefois il en cherchait de plausibles, et, quand il n'en trouvait pas il se résignait. Maintenant il ne se résigne plus, il trouve des prétextes, quand il n'y en a pas, il en invente d'absurdes. Il n'invite jamais. La santé de sa femme est le dernier prétexte qui surgit dans l'absence des autres, et, un jour, il lui fit une scène dans l'espérance de la voir indisposée et incapable de recevoir. Ce jour-là, Amélie dit à sa fille :

—Prépare-toi à de grands malheurs. Cette maison n'est pas faite pour nous. Nous irons dans quelque mesure d'où nous sortirons pour aller au cimetière.

III

La misère et la pauvreté sont deux choses bien différentes. Trois ans après l'échec du mariage d'Anna, Ludovic, sa femme et sa fille demeuraient à Hennebont, dans une rue qui monte vers l'église, et n'avaient pas l'air d'être pauvres au dernier degré, mais ces trois personnes avaient l'air plus misérable qu'il n'est possible de l'être ici-bas. Quelques choses de sordide se voyait ou se devinait partout. Quand, à table, Ludovic versait du vin à sa femme ou à sa fille, la lenteur de son mouvement semblait leur reprocher de ne pas lever le verre assez vite. S'il s'agissait de servir le café (une goutte de café était encore permise au commencement du séjour à Hennebont ; elle fut bientôt abolie),

s'il s'agissait donc de servir cette dernière goutte il se passait des scènes qui, pour être ridicules, n'en étaient que plus atroces. De mois en mois le menu des repas diminuait. Ludovic voulait la sobriété, qui, disait-il, prolongeait la vie. Il avait connu des gens à qui les excès de la table avaient donné la pierre et la gravelle, il avait sans cesse à la bouche ces exemples redoutables.

A suivre.

LE MIRACLE A LOURDES

Parmi nos malades, on remarquait une jeune poitrinaire de Villepinte, M^{lle} Blanche Bodin. Agée de 27 ans, la pauvre s'le était atteinte depuis plusieurs années, de péritonite tuberculeuse. Depuis un an environ, elle était soignée dans l'asile de Villepinte. Elle était, en dernier lieu, dans la salle Sainte-Thérèse celle des « condamnées à mort, » d'où l'on ne sort d'ordinaire que « les pieds devant ».

Depuis longtemps elle rejetait toute espèce d'aliments, et avait de fréquents vomissements. Villepinte a envoyé à Lourdes, cette année, une vingtaine de ses pensionnaires : on la considérait comme la plus malade du groupe, peut être et assurément l'une des plus malades. C'est de Villepinte qu'elle est partie pour Lourdes, couchée sur un matelas et souffrant beaucoup. Pendant tout le voyage, on n'a pu lui faire prendre que du fromage glacé.

La nuit dernière, à partir de minuit, elle a refusé, malgré ses souffrances, de prendre quoi ce fut : elle tenait à rester à jeûn, afin de pouvoir communier à Lourdes en arrivant. Aussi, quand je la vis passer sur son brancard, portée par quatre hospitaliers, était-elle dans un état de faiblesse extrême : on remarquait, notamment l'enflure énorme du ventre.

Blanche Bodin put néanmoins être transportée à la Grotte et y réaliser son désir vers 6 heures du matin : elle y reçut la sainte communion.

On la porta ensuite aux piscines, où on la plaça dans un drap pour la plonger dans l'eau. Dès la première immersion, elle sentit comme un effroyable craquement dans les reins, accompagné d'une vive douleur « comme si quelque chose se

détachait » de ses reins ; l'enflure du ventre disparut immédiatement : « laissez-moi, dit-elle aux dames hospitalières, je sens que je puis aller seule et marcher ! » On n'en voulut rien croire. C'était vrai cependant. Au sortir de la piscine, les brancardiers sceptiques la réintégrèrent presque de force sur sa couchette. Au bureau des contestations, on s'assura que toute enflure avait disparu, que la marche était facile, en un mot qu'elle « allait bien.

Tous les certificats sont en règle. Mais les médecins demandent prudemment qu'on attende un peu avant de se prononcer.

Je viens d'aller rendre visite à cette jeune fille à l'hôpital des Sept-Douleurs. Elle achevait un repas où elle avait, avant une grappe de raisin, mangé une tranche de veau. C'est la première fois, depuis nombre d'années, qu'elle mangé de la viande. Une de ses compagnes de Villepinte, moins malade qu'elle, arrive : « Ah ! c'est toi ! quel bonheur ! » Et elle l'embrasse avec émotion. La guérie était sans contredit, malgré son bonheur, la plus placide des deux. Comme je demandais à Melle Bodin des détails sur son séjour à Villepinte : « tenez, me fit-elle, demandez à celle-ci : c'était une voisine de lit. »

La jeune fille ainsi désignée, étendue sur un lit un peu distant, est une poitrinaire dont tout l'aspect révèle l'état profondément maladif. Je l'aborde ; « Moi Monsieur, dit-elle, tout en luttant contre la souffrance, moi, je ne suis pas guérie et je suis bien malade, mais pas autant, oh ! non, pas autant que l'était Blanche... A Villepinte, je suis, depuis huit mois sa voisine ; elle ne prenait rien ; elle vomissait tout. Quand nous sommes parties, on a dit, en parlant d'elle : « Ah ! si celle-là guérit jamais, ce sera un vrai miracle... » Et vous la voyez ! »

CONTRASTE

Quand un enfant riche vient au monde il est accueilli par la joie de toute une famille et par les soins les plus minutieux. Une copieuse et splendide layette est prête. J'en ai vu d'étalées dans les boutiques, attestant la sollicitude et aussi un peu la vanité des parents de ce petit privilégié. Rien n'est trop beau trop délicat, trop moelleux : la chambre sera chaude et bien close, le médecin, la garde, les grands parents seront là. Cet empressement est bien naturel et même louable, mais, Seigneur, l'enfant du pauvre a été racheté par votre sang, comme l'enfant

du riche. Quelle différence cependant ! Souvent, loin que sa venue soit saluée avec bonheur, il semble qu'il faille lui pardonner de naître. Sa naissance suspend le travail de sa mère, ce travail qui suffisait à peine au pain de chaque jour et qu'on a interrompu le plus tard possible. Aussi rien n'est prêt. Pas de garde, pas de médecin, pas de layette, si la charité n'y a pas pourvu. Le vent siffle à travers la porte disjointe ou les vitres cassées. C'est, sauf la différence de nos mœurs, la répétition de la crèche de Bethléem, jusqu'à cette saleté trop commune chez les pauvres et qui n'est pas une de leurs moindres misères, bien qu'ils y soient accoutumés. Seigneur Jésus, vous avez voulu éprouver cette misère comme les autres, vous êtes né dans une étable, au milieu du fumier

Que je vous voie dans ce petit enfant pauvre comme vous l'avez été ! que j'excite dans mon cœur les sentiments de pieux empressements que j'aurais eu près de la crèche ! que je me mette à la disposition de ses parents, comme j'aurais été heureux de me mettre à la disposition de Marie et de Joseph, si j'avais accompagné les pasteurs à Bethléem ! je suis prêt, quand je retournerai les voir, à les aider dans leur ménage, autant que mon inexpérience ou ma maladresse le permettra ; je ferai, s'il le faut, leurs commissions, j'accompagnerai leur enfant au baptême, et je prierai pour lui.

La civilisation que l'on vante si haut, a des côtés bien attristants ; regardez ce coin obscur d'une de nos grandes villes, où le luxe et le bien-être sont apparents, où tous les progrès de l'art et de l'industrie sont réalisés. Nous sommes faits pour l'immutabilité ; nous ne la trouverons qu'en votre sein ô mon Dieu, quand nous jouirons du jour qui n'aura pas de déclin, dans la patrie qui ne connaît ni révolution ni exil ! Or, le pauvre est appelé à cette glorieuse destinée, comme le riche. Il a, comme le riche, un désir instinctif de stabilité et de repos. Toute la différence, c'est que ce désir est bien plus souvent trompé ; l'instabilité de la vie, cette épreuve de tous les hommes, pèse sur lui bien plus que sur le riche. Il n'est pas sûr de son gîte, et que de fois, à l'expiration du terme, pour une cause souvent bien futile, il est obligé de déloger, de chercher à grand-peine, au détriment du travail quotidien, un logement, presque toujours cher et incommode, souvent insalubre, quelquefois bien éloigné de son gagne-pain. La peine qu'il se donne pour aller trouver son travail est déjà un travail qui effraye-rait notre mollesse.

Mon Dieu, dans la nature sortie de vos mains, chaque être trouve sa place. La bête sauvage a un coin du sol pour creuser sa tanière; le petit oiseau peut toujours abriter son nid sous la feuillée. L'homme seul, l'homme créé à votre image et racheté par vous, dispute la place à son semblable, marqué de la même empreinte divine et racheté par le même sang. Trop souvent le spectacle de la souffrance et de la pauvreté nous offense, et, dans nos sociétés civilisées, on en vient à refuser la pitié aux pauvres, au suppliant que l'antiquité païenne entourait de respect et d'honneur.

On cite des pays chrétiens où on a pu dire, sans blesser la vérité et sans révolter la conscience publique: «On butaye les pauvres comme des ordures.»
A. LEGENTIL.

VIE D'HENRI PLANCHAT

Prêtre de la Congrégation des Frères de St Vincent de Paul

Eusillé à Bellerive, le 26 Mai 1871, en haine de la religion

ENFANCE ET JEUNESSE

Marie-Mathieu Henri Planchat naquit à Bourbon-Vendée, le 2 novembre 1823. Son grand-père, simple artisan, sauva pendant la première révolution, quatorze prêtres; son fils aîné se destina à l'état ecclésiastique, et fit ses études, aidé par la générosité d'une pieuse tante. Plus tard, ne se sentant pas la vocation nécessaire, celui-ci entra dans la magistrature. Un des prêtres sauvés par son père, M. l'abbé Rocher, aumônier du roi, devint son zélé protecteur, et le recommanda au duc Mathieu de Montmorency, mort en odeur de sainteté, le vendredi saint au chevet des malades de l'Hôtel Dieu. D'abord juge de paix à Compiègne, où il se maria, M. Planchat fut nommé juge au tribunal civil de Bourbon-Vendée, et occupa le même poste successivement à Chartres et à Lille. Il fut père de quatre enfants, dont deux filles, toutes deux religieuses, l'une fille de la Charité, décédée à Galata en 1893, après une longue vie de dévouement, l'autre religieuse de Notre-Dame, à Moulins; et deux garçons, dont l'aîné était l'abbé Planchat. Ce fut en mémoire de son saint protecteur que M. Planchat donna au

baptême à son premier enfant, le nom de Mathieu. L'abbé Planchat, arrêté le jeudi saint, au milieu des pauvres, est mort un vendredi, ainsi que son vénéré parrain le duc de Montmorency, de sainte mémoire. En 1847, M. Planchat fut nommé président du tribunal civil d'Oran, et destitué peu après, pour avoir inauguré, de son chef, à son arrivée, un grand crucifix dans la salle de justice. Il mourut conseiller à la cour d'Alger.

Le jeune Henri fut, dès sa plus tendre enfance, un enfant de bénédiction ; si sa raison précoce étonnait par des réflexions bien au-dessus de son âge, sa piété ne fut pas moins remarquable. Ainsi, on le trouva un jour, attendant une cérémonie, occupé à faire le chemin de la croix, comme il l'avait vu pratiquer à sa grand-mère ; et comme on lui disait de venir à côté de ses parents, il répondait : « — Oui, aussitôt que j'aurai fini, laissez-moi terminer. » Il n'avait pas encore trois ans.

Aller à l'église était sa plus grande récompense ; on obtenait tout de lui en lui promettant de l'y conduire, ou en le menaçant de l'en priver. Selon que sa pieuse mère le lui avait dit, il l'appelait la *Maison du bon Dieu*, et comme s'il eût déjà compris toute la portée de ces mots, il savait y contenir son extrême pétulance, et s'y tenait avec un extérieur qui ravissait tous ceux qui le voyaient. Là, il n'avait d'yeux que pour fixer l'autel, ou suivre les cérémonies qu'il s'efforçait de reproduire à la maison, non avec légèreté qui caractérise ordinairement les enfants, mais avec une gravité et un respect au-dessus de son âge.

— Que je voudrais donc voir le bon Dieu, disait-il à sa sœur : on dit que les enfants sages le verront ; j'ai été bien sage, je pensais le voir, mais je ne l'ai pas vu. Et toi ! Nini (c'est ainsi qu'il appelait sa sœur), l'as-tu vu ? Et la réponse négative de sa sœur ne le satisfaisait pas.

On prend plaisir à parler de ce qu'on aime ; aussi, apprendre le catéchisme, et en entendre l'explication de la bouche de sa vertueuse mère qui ne cédait ce soin à personne, était, dès son bas âge, une récompense, une jouissance. » *Maman*, disait-il avec vivacité. *J'ai été bien sage, dis-moi un peu de l'histoire du bon Dieu*, » puis, prenant sa petite chaise, il se mettait aux pieds de sa bonne mère. Souvent il l'interrompait avec sa vivacité ordinaire, pour lui faire des questions ou des remarques, qui montraient un esprit réfléchi. Ainsi sa mère, lui expliquant le mystère de l'incarnation du Verbe, lui racontait comment Dieu avait choisi la Vierge Marie pour être sa mère. Henri, l'inter-

rompant vivement : « Qu'est-ce que vous dites, maman : mais le bon Dieu n'a pas de maman.—Si, mon petit ami, Jésus-Christ, comme homme a une maman.—Mais, maman, ce n'est pas possible ; vous m'avez dit l'autre jour, qu'il peut faire tout ce qu'il veut.—Certainement, Henri, et je le dis encore.—*Eh bien non, maman, je ne puis le croire... avoir une maman et faire tout ce qu'on veut !... non bien sûr, s'il faisait tout ce qu'il voulait, c'est qu'il n'avait pas de maman.* »

Avec un esprit excellent, l'amour de l'étude et des exercices de piété, on comprendra facilement que le jeune Henri, qui soupirait, tout petit enfant, du désir de voir le bon Dieu, désirait avec ardeur l'heureux jour où il pourrait, non le voir, mais bien mieux, le recevoir dans son cœur. Plus d'une fois, regardant avec une sainte envie les personnes qui s'approchaient de la table eucharistique, il lui a échappé de dire :

Quand donc me sera-t-il donc donné à moi de recevoir cette *salutaire Hostie* ? » Inutile de dire que le jour de sa première communion fut, pour Henri, une époque de redoublement de ferveur.

Comprenant l'importance de cette action qui a tant d'influence sur la vie entière, son père lui accorda d'aller faire la retraite préparatoire chez les Frères des écoles chrétiennes. Là, le jeune Henri se fit remarquer par sa modestie, sa ferveur, son exactitude scrupuleuse à observer tous les points du règlement, particulièrement celui du silence, qui est pourtant le plus facilement enfrein par les enfants à cet âge. Son extérieur grave et modeste, sans nulle gêne ni affectation, sa tendre charité pour ses camarades firent sur eux une impression si puissante et si heureuse, que les chers Frères avouèrent qu'Henri avait fait plus par son exemple qu'eux par leurs paroles, et qu'ils n'avaient jamais eu tant de facilité à contenir la légèreté des enfants. Aussi, le directeur, venant faire une visite de remerciement à M. Planchat, le félicita d'avoir un tel fils, qu'il avait été un ange de bénédictions, et qu'il le réclamait de temps en temps pour l'édification de ses jeunes élèves. C'était à Lille, paroisse de la Madeleine. La dévotion du jeune Henri pour l'auguste sacrement de nos Autels augmentait chaque jour, et, comme il était trop jeune pour pouvoir communier aussi souvent qu'il l'eût désiré, il s'en dédommageait par ses visites au Saint-Sacrement. Dès lors il se fit une loi d'assister tous les jours à la sainte messe, et n'y manqua jamais qu'en cas de maladie. Mais, avec quelle dévotion ! Il en don-

naît aux plus froids; son attitude révélait les sentiments de son cœur. Sa foi vive lui découvrait l'Auguste Victime s'immolant sur nos autels, et, en retour, il lui offrait tout son être; et, sans doute, cette offrande, qui n'était que le prélude d'une immolation plus parfaite que Dieu lui devait ensuite demander, ne servait pas peu à lui obtenir les grâces que Dieu lui a si abondamment accordées.

Mais c'est surtout aux messes et aux saluts du Saint-Sacrement que sa dévotion devenait admirable. Immobile, sans appui, les yeux tantôt fermés, tantôt fixés sur le tabernacle, il était tellement absorbé devant son Dieu, qu'il devenait insensible à tout ce qui l'entourait.

—N'est-il pas vrai, disait-il quelquefois à sa sœur, qu'il fait bon d'être auprès du bon Dieu!... Oh! si les hommes l'expérimentaient, les églises seraient trop petites et ne désempliraient pas.

Servir la messe était un bonheur qu'il ne manquait jamais une occasion de se procurer. Il le faisait avec un tel respect, une telle dévotion, qu'étant en vacances, à Lille, le premier vicaire de la paroisse, qui ne le connaissait pas, appela sa sœur qu'il avait vu sortir avec lui de l'église; il lui demanda si elle connaissait ce pieux jeune homme, et où il avait appris à servir la messe. Henri avait alors 15 à 16 ans, et communiait trois fois par semaine.

Sa dévotion envers le Saint Sacrement était constante, et se manifestait de mille manières. Allait-il à la promenade avec ses parents, toujours il trouvait moyen de les diriger vers quelque église de village, et il était ingénieux à obtenir l'agrément de ses parents pour y visiter le Divin Solitaire et se reposer un peu auprès de lui. Sitôt que le désiré clocher était aperçu, il hâtait le pas et courait même quelquefois avec sa sœur pour s'assurer que la porte fût ouverte, et si, comme il arrive souvent dans les villages, il la trouvait fermée, après avoir adoré le Divin Sauveur qu'il voyait par la vivacité de sa foi, à travers les murs, il s'informait où demeurait le dépositaire de la clef qui ne lui était jamais refusée... En entrant, on voyait sur son visage triomphant qu'il était heureux, et il disait sans doute: « *J'ai trouvé celui que mon cœur aime.* » Aussi aimait-il à chanter... *Quam dilecta tabernacula tua, Deus...* Il aimait encore d'une manière toute particulière l'*Ave Verum*, et surtout ces dernières paroles: *Esto nobis prægustatum mortis i*

examine... Peut-être doit-il à la ferveur avec laquelle il disait ces paroles, d'avoir pu communier peu de temps avant son exécution.

(A suivre.)

L' " AFFAIRE "

Nous ne faisons pas de politique, dans notre petite Revue : cependant il faut bien, comme les autres, dire notre petit mot sur une question qui passionne le monde depuis 5 ans. Les journaux ne cessent de nous entretenir de l'affaire Dreyfus : nous en connaissons tous les détails. Vous êtes-vous demandé comment la trahison d'un officier Juif avait pu amener une effervescence pareille ? En général il n'y a que les questions religieuses qui divisent ainsi les individus, qui poussent la rage des évergumènes jusqu'au délire. Au fait, croyez-vous que ce soit là une question politique ? détrompez-vous. L'épilogue de ce procès a été la profanation d'une église, et si le calme ne se rétablit pas, nous sommes avertis : c'est encore autour des églises ou dans les églises que se terminera la lutte. C'est qu'en effet, ce Juif a eu le privilège de grouper autour de lui tout ce que la France a d'ennemis, tout ce que l'Internationale compte de sans patrie : ceux qui l'ont combattu étaient des Français ; mais n'oublions pas que le sort de la France a toujours été uni à celui de l'Eglise, et vous aurez l'explication de cette haine qui, par la voix de la presse, a été déversée sur la France, sur l'armée et l'Eglise, au cours de ce procès.

Nous admettons que l'amour de la justice peut exister au-delà du Rhin, nous supposons même que dans le pays d'Outre-Manche le sort d'un innocent injustement condamné excite la pitié, mais ne trouvez-vous pas singulier ce zèle d'Anglo Saxons en faveur d'un officier condamné par des hommes dont la vie est faite de dévouement, des hommes qui avaient le rouge au front en constatant qu'un traître déshonorait leur uniforme ? Quel motif d'intérêt pouvait donc pousser ces juges, ces accusateurs dont plusieurs ont vu la mort en face sans trembler ? Encore une fois, la honte de trouver un traître parmi eux était si grande, que si leur patriotisme et la justice ne leur avaient

pas imposé cette condamnation, ils auraient caché le coupable. Supposer des motifs de rancune, de haine religieuse dans ce procès, c'est ne pas avoir assez de grandeur d'âme pour comprendre ce qu'il y a de loyauté dans un cœur de soldat, c'est fermer les yeux à l'évidence. Croire que tous les ministres de la guerre qui se sont succédés ont abandonné un Juif à la haine religieuse, c'est oublier qu'un général Mercier n'a jamais passé pour pratiquant, qu'un général Billot s'est rendu tristement célèbre par son siège de Frigolet, mobilisant les troupes pour expulser les religieux, que M. de Freycinet est toujours protestant.

Si nous étaié permis de donner un conseil aux journalistes chargés de renseigner le public, nous leur recommanderions de respecter leur profession, de ne pas faire du journal le porte-parole de toute nouvelle vraie ou fausse. Le *Verité* de Québec plaisantait, et avec raison, ce journal qui annonçait très gravement que le Pape avait demandé au Supérieur des Jésuites de calmer ses religieux de France ! Qu'un petit reporter à la recherche des chiens écrasés ou d'autres événements de cette importance ait ajouté foi au canard publié par le *Daily Mail*, je le comprends, mais qu'un directeur laisse publier des sottises de cette dimension, sans y joindre un mot qui vienne rectifier ce que la dépêche a d'in vraisemblable, c'est ce que nous jugeons indigne de ceux qui dirigent l'opinion publique. Or durant ce procès, à part quelques journaux, (et nous ne savons pas si nous avons le droit de nous servir du pluriel), toutes les dépêches de source anglaise ont été publiées sans un mot de commentaire, alors même qu'elles contenaient les insultes les plus graves à l'adresse des hommes les plus dignes d'estime. Est-ce qu'un directeur ou rédacteur en chef, tant soit peu au courant des événements et des personnages contemporains n'aurait pas dû, tout en publiant ces dépêches, dire à ses lecteurs ce que ces nouvelles avaient de prématuré ou même d'in vraisemblable.

A la date du 9 septembre, alors que les journaux d'Europe nous avaient apporté tous les détails du procès de Rennes, un journal de Montréal, qui plus que tout autre, devrait avoir souci du bon renom de la presse, puisqu'il en porte le nom, publiait une Fable d'un illustre inconnu dreyfusard : en des vers aussi mauvais que la cause qu'il cherchait à défendre, l'auteur traitait le général Mercier de menteur, Quesnay de Beaurepaire n'était pour le poète de rencontre qu'un fabricant

de faux. Que le *New-York Herald*, avec une impudence qui a fini par révolter ses propres lecteurs, se soit fait un devoir d'insulter la France, personne n'en sera surpris : mais que des journaux imprimés en français se fassent l'écho de ces insultes, voilà qui est pénible à constater.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons déjà eu occasion de parler, dans notre journal, de la "Maison de l'Ange Gardien de Boston," qui est, vous le savez, la providence des enfants orphelins catholiques. Eh bien ! nous devons revenir à la charge et faire connaître davantage cette si belle œuvre des Frères de la Charité, sous la direction desquels est ce magnifique établissement, et ce, en vous informant que nous venons de recevoir le beau "Mannel de Saint-Antoine de Padoue" qu'ils viennent de publier avec l'aide de leurs élèves. Cet ouvrage ferait honneur à n'importe quel établissement, tant sous le rapport des illustrations, qui ont été faites par un artiste distingué, que sous le rapport de l'impression et de la reliure. Cet ouvrage contient d'abord la Vie de St. Antoine, une description des principaux sanctuaires en l'honneur de ce grand saint, des cantiques, le chapelet, la neuvaine, ainsi qu'une foule de prières et les exercices se rapportant à sa dévotion.

Nous ne pouvons faire autrement que de conseiller à nos lecteurs d'envoyer 20 centins en timbres poste, américains ou canadiens, au *Révérénd Frère Jude, Supérieur*, qui vous adressera aussitôt cette jolie publication, dont il a lieu d'être fier, vu qu'elle a été faite par les jeunes orphelins de la Maison.



ŒUVRE DE PROPAGANDE

En prenant la direction d'une imprimerie nous nous sommes proposés de répandre autant que possible les Bonnes Lectures. Nous sommes en état de commencer cet apostolat. Nous enverrons à tous ceux qui en feront la demande des tracts contenant des histoires intéressantes. Messieurs les Curés y trouveront une récompense à bon marché pour les catéchismes, les instituteurs ou institutrices encourageront leurs élèves tout en les édifiant.

Prix de ces feuilles volantes \$2.00 le mille, port en plus
" " " 0.50 le cent.

Voici le titre de ces feuilles de propagande :

Bonté et reconnaissance.— La première paye.— Les deux colonels.—Cambronne et la bouteille.—La sœur simplice.—L'abbé de l'Épée.—L'inégalité de la fortune.—Charité passe richesse.—Deux ménages.—Le cahier aux petits trous.—Belles réponses d'enfants. (2 Nos).—La liberté du travail.—St François d'Assise et le loup de Gubbio.—Noël arrive.—Un petit cierge à Ste Anne.—C'est trop difficile.—Que font les religieuses.—Les religieux sont-ils utiles.—A quoi bon le catéchisme.—L'école neutre.—Les deux servants de messe invités au paradis.—Charité et confession.—La sœur de Charité.—St Dominique de Val, patron des enfants de chœur.

A NOS ABONNES

Notre petite Revue rentre aujourd'hui dans sa quatrième année. Elle est encore bien jeune et déjà elle est ambitieuse.

Est-ce sa faute ? je n'oserais le dire. Des correspondants trop aimables lui adressaient le reproche d'être trop petite ; seize pages sont si vite lues. Notre Revue a donc voulu grandir et malgré son jeune âge, la voilà aussi considérable que la plupart des publications mensuelles. Avec le mois de Septembre qui nous rappelle le trépas de St. Vincent de Paul, nous commençons à publier des gravures qui donneront encore plus d'intérêt au texte. St Vincent de Paul recueillant les petits enfants aura les honneurs de cette illustration que nous espérons continuer.

Mais après le côté artistique, il faut penser aux questions pratiques. Nous sommes heureux de procurer une lecture saine et intéressante, nos ressources ne nous permettent pourtant pas d'en faire une œuvre de charité. Nous sommes obligés d'augmenter le prix d'abonnement et de le porter à 50 cts. Ceux de nos correspondants qui ont déjà soldé leur abonnement pour l'année qui commence tiendront, nous en sommes sûrs, à nous prouver que la Revue les intéresse, en complétant la somme déjà envoyée.

Enfin à côté de nos Zélatrices et Zélateurs qui se sont montrés si dévoués pour trouver de nouveaux abonnements, nous créons une nouvelle catégorie d'abonnés à \$1.00. Ces abonnés auront part aux prières et avantages spirituels dont jouissent nos zélateurs.

QUE DE SOLDATS!

A propos de la Conférence de La Haye, les statisticiens ont établi les chiffres suivants, qui sont on ne peut plus suggestifs

Il y a actuellement dans les armées des peuples civilisés (?) 5 228 000 soldats sous les armes en temps de paix.

Si une guerre générale éclatait, tous les Etats pourraient mobiliser 44 250 000 hommes. Placés en file, ces soldats rangés, sur le pourtour de l'Equateur terrestre, qui a plus de 40 000 kilomètres, feraient plus que l'occuper.

Chaque individu paye pour l'armée de son pays : en France, 18 fr. 25 ; en Allemagne, 13 francs ; en Autriche, 10 francs ; en Italie, 9 francs, et en Russie 6 francs seulement.

Enfin, voici le bouquet. Pour passer ces troupes en revue, rangées sur une seule ligne de trois rangs, il faudrait que les inspecteurs fussent montés sur un train qui marcherait pendant soixante-dix jours sans interruption avec une vitesse de 60 à 65 kilomètres à l'heure.

Correspondance

Recommandation de Prières

Je promets \$50.00 piastres, si j'obtiens ma guérison. Priez et faites prier vos enfants : je donnerai cette somme aussitôt que Dieu me rendra la santé. Un abonné. — Je viens vous demander de faire prier vos petits enfants pour quatre faveurs que je sollicite des Ames du Purgatoire : Ma guérison pour ne pas subir d'opération à l'automne, comme il avait été décidé, que je vous recommande d'une manière spéciale et trois autres affaires temporelles. Aussitôt obtenues, j'enverrai (cinq piastres) pour habiller un enfant qui doit faire sa première communion au printemps prochain et de plus je vous promets mon abonnement pour la vie. Mad. Eug. L. — Je viens vous demander de bien vouloir faire prier vos enfants pour une faveur que je sollicite de St-Antoine de Padoue. Si je l'obtiens d'ici à un an je vous enverrai \$5.00 ou j'habillerai un enfant pour sa première communion. Une abonnée. — Je me recommande à vos prières et à celles de vos enfants du Patronage : faites une neuvaine en l'honneur de la très bonne Ste Anne, Ste Marguerite-Mario, et la Vble Jeanne d'Arc, en qui je mets toute ma confiance pour m'obtenir la position que je travaille en ce moment à me procurer. Je vous promets très Rév. Père si j'obtiens cette position de m'abonner à votre livre les Fleurs de la Charité et de vous envoyer \$5.00 pour vos petits enfants. F.H.J. — Une neuvaine pour un père de famille aigriné à la boisson. — Veuillez donc faire prier vos enfants pour une personne malade et menacée de perdre la raison. Promesse de faire une petite aumône en l'honneur de St Antoine si la grâce est obtenue. Une abonnée. — S'il vous plaît de bien vouloir faire faire une Neuvaine en l'honneur de la Bonne Ste Anne et St Antoine de Padoue par votre communauté et vos petits enfants pour obtenir ma guérison, jvous recevrez le pain toutes les semaines pendant un an, si j'obtiens sous peu ma guérison. Une abonnée. — Une affaire commerciale avec promesse de me mettre de l'œuvre du pain si je suis exaucée. Mme J.B.D.

Reconnaissance

Ci-inclus \$ 1.50 pour vos enfants pauvres. J'ai obtenu des faveurs que je demandais en promettant cette modeste offrande et en m'engageant à faire connaître aux abonnés de votre Revue dans le dessein de faire penser à ceux qui implorent le ciel que l'aumône est une prière efficace, propre à toucher le cœur de celui qui s'est fait pauvre par amour pour nous. Une amie de l'œuvre. — J'avais promis \$ 1.00 par mois si mon fils réussissait dans ses examens de notariat. J'ai été exaucée, veuillez recevoir le premier versement. Mme G. — Remerciements à St-Antoine, pour guérison d'un affreux mal de dents, et pour autre faveur obtenue après promesse de faire publier dans les Fleurs de la Charité Minc A. M. — Je vous envoie \$1.00 : 60 cts pour le pain de St Antoine et 40 cts à l'intention des âmes du purgatoire. J. B. M. — Veuillez accepter ces deux piastres en reconnaissance d'une faveur obtenue. Je me recommande à vos ferventes prières ainsi qu'à celles de vos petits pauvres. Mme B. H. T. — Ci-inclus la somme de cinq piastres pour une faveur obtenue par l'entremise des prières de votre maison. Je vous suis bien reconnaissant de votre intercession J. A. H. — 50 cts pour grâce obtenue et demandée qu'on prie encore pour qu'elle réussisse. Minc D. — \$5.00. Une neuvaine en action de grâce s'il vous plaît. Melle LaV. — Reconnaissance à St Antoine et St Joseph. \$2.40. Faites prier pour une vente. Faites prier pour que je trouve à me placer avec mon enfant.